

## POUR LE DROIT !

La lettre suivante s'est trouvée dans une correspondance. Nous la reproduisons intégralement, en assurant à notre très illustre correspondant que nous faisons ce qu'il a désiré : il comprend.

*A Sa Majesté François-Joseph I, Empereur d'Autriche, Roi apostolique de Hongrie, etc., etc.*

Sire,

Votre Majesté, dans un récent discours prononcé à Schoenbrunn—si nous en croyons les journaux—aurait dit que que l'empire d'Autriche entendait garder une stricte neutralité dans la guerre de l'Angleterre contre le Transvaal.

Il a dû en coûter au cœur si noble, si chevaleresque de Votre Majesté de prononcer ces paroles que Vous avez été forcé de dire, à cause de ce que l'on appelle la raison d'Etat.

Ce fut cette raison d'Etat que Votre ministère invoqua en 1860 lors de l'attentat de Castelfidardo contre le meilleur ami, le Père de Votre Majesté, le très saint Pontife Pie IX.

Mais à cette époque, il Vous souvient, Sire, de ce détail tout intime montrant Votre grandeur d'âme, Votre attachement invincible à la cause du droit, même contre la force : après avoir amèrement déploré l'impuissance de l'empire redoutant Napoléon III, Votre Majesté qui porte le beau titre de Roi apostolique offrit son épée, sa vie à la Papauté en péril.

Combien fut touché de ce filial amour le Pape de l'Immaculée-Conception, nul ne saurait l'exprimer ; mais Vous savez, Vous, Sire, les bénédictions qui tombèrent sur Vous et les Vôtres de ses lèvres augustes. Il lui fallut aussi faire valoir, auprès de Vous, la raison d'Etat, pour Vous détourner de Votre magnanime projet.

Dieu Vous a éprouvé, il Vous a frappé dans tout ce que Vous aviez de plus cher : rappelez-Vous que le saint Pontife, que Vous invoquez comme Protecteur, fut la Croix de la Croix, la douleur dans le plus intime de son être.

Votre Majesté est attachée à la cause du droit, de la justice, Elle est le seul chef couronné pouvant les invoquer avec l'autorité que donne la religion catholique, une vie sans tache, sans défaillance, un passé glorieux : Votre Majesté, en effet, montrait dès 1848, à peine âgé de dix-huit ans et déjà accablée du fardeau de la couronne, son grand courage au siège de Raab, sa générosité envers Kossuth et les autres prisonniers politiques : il est un fait avéré, c'est que Votre Majesté eût toujours accordé grâce entière aux rebelles que, par raison d'Etat toujours, Vos ministres faisaient jeter en prison.

Que la raison d'Etat ; que surtout l'état actuel de la malheureuse Europe ; l'inertie de l'alliée naturelle de la dynastie des Habsbourg, la belle France, tristement tombée entre les mains de quelques énergumènes sectaires, haineux et aveugles, obligent de nouveau Votre Majesté de demeurer impassible spectateur de la force écrasant le droit, il n'en est pas moins vrai qu'il Vous reste une réelle mission à remplir.

Unie de cœur et d'âme au Vieillard du Vatican Vicaire du Dieu de paix, Votre Majesté, sans exposer ni son empire ni son sceptre, peut faire entendre des paroles de pacification, d'arbitrage même : qui s'en offenserait ?

Une telle proposition, venant d'un monarque vraiment catholique, en faveur des Boers qui sont huguenots, montrerait que seuls le droit et la justice animent Votre Majesté : le droit et la justice sont des principes immuables, attributs de la Vérité qui est Dieu ; il emporte donc peu de savoir quelle est la qualité de celui qui les a par devers soi.

Votre Majesté est très peu sensible à la flatterie ; quel titre de gloire ce serait cependant pour Vous, si Votre voix était entendue en faveur du brave petit peuple opprimé !

La reine d'Angleterre, qui n'a plus que quelques jours à passer ici-bas, eût acquis un titre immortel à l'admiration des peuples si elle eût abdiqué ; il existe, il est vrai, de très graves raisons d'Etat de ce côté étant donné ce qu'est l'héritier au trône.

Votre Majesté connaît assez la religion pour savoir " que la réussite ne couvre pas l'injustice " (*Syllabus*) et que le principe de non intervention fut l'abaissement de l'empire austro-hongrois et l'humiliation de la France.

Daigne Votre Majesté entendre cet appel qui lui vient de par delà les Océans, et croire au profond respect, à l'absolue soumission avec lesquels nous devons.

de Votre Majesté,

Le très humble et féal sujet,

(Signé) CARINTHE.

Le 1er décembre 1899.

Pour copie conforme,

FIRMIN PICARD.

Le 5 décembre 1899.

## LE PREMIER MORT DU CONTINGENT CANADIEN

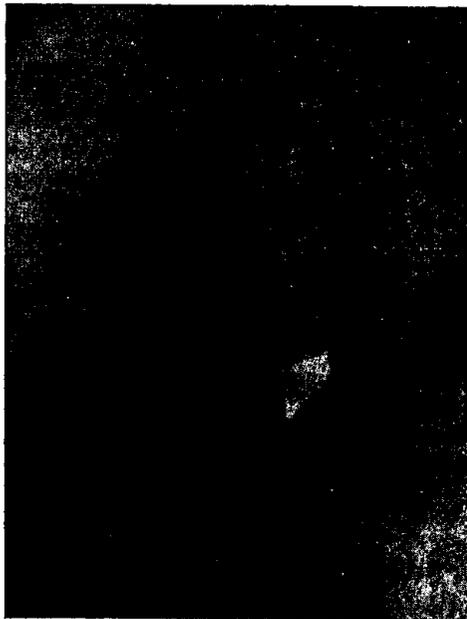
Le contingent canadien a eu sa première victime. Mort sur le champ de bataille ou au milieu de l'océan, c'était un courageux. Quand un homme va au-devant de la mort, quels que soient les motifs qui l'aient déterminé à agir ainsi, nous devons imposer silence aux bavards et saluer la mémoire du disparu.

Après ce premier sacrifice, espérons que les appétits gloutons de la terrible faucheuse seront satisfaits, et que le contingent canadien sera protégé par le Dieu des armées.

Donc, honneur à Deslauriers !

Cette mort, arrivée en plein Océan, me rappelle celle du premier mort, mort dans les mêmes circonstances, faisant partie des Bateliers Canadiens, lors de l'expédition du Nil, en 1884.

C'était un Indien, et comme les deux cas sont semblables, le lecteur me permettra de rappeler ce que j'écrivis à ce sujet.



PREMIER MORT DU CONTINGENT CANADIEN, M. DESLAURIERS

" Si les vents et les dieux nous ont été jusqu'à ce jour favorables, heureux augure pour le succès de l'expédition, j'ai le regret de vous annoncer que la mort nous a pris sa première victime. Cette terrible et sombre déesse est tellement affamée, qu'elle dévorait même ses propres enfants si elle en avait.

" Jalouse probablement de la mer qui semblait nous protéger, elle a voulu montrer sa supériorité ténébreuse, et elle a fauché l'un de nos nôtres. Un de nos voyageurs du Manitoba, un enfant de la forêt, Henderson, a payé son tribut à cette sombre souveraine, devant laquelle grands et petits s'inclineront un jour. Grâce à la bonne organisation pourvue par le gouvernement anglais, Henderson a eu tous les secours religieux et médicaux qu'il est possible de donner en pleine mer... Les funérailles ont eu pour témoin la Majesté de l'Océan. Je ne sais si vous avez jamais

assisté à pareille cérémonie, mais elle est empreinte d'un caractère de solennelle sévérité qu'on ne peut oublier...

" La fosse est toujours prête dans cet immense cimetière liquide, et la mer envoie ses plus belles vagues, semblables à des pelletées de terre, pour recouvrir celui qui semble nous dire : *Hodie mihi, cras tibi* !... On porte le corps sur le pont, et là, en face de l'océan, sous le regard de Dieu, devant cette immensité qui semble supporter la coupole du Ciel, le capitaine, quand il n'y a pas de prêtre ou de ministre, officie !... Il lit quelques prières, on chante une hymne, et, glissant sur une planche, enfermé dans un sac, accompagné d'un boulet, le corps est lancé dans les entrailles de la mer, profonde éternité qui n'a rien de comparable à celle qui nous attend tous !... Durant la cérémonie, le bâtiment est en panne, la cloche sonne le glas ; curieux, les oiseaux de proie, les vagues semblent s'arrêter, et la funèbre cérémonie finie, le bâtiment reprend sa marche, triste et dolente comme celle de gens sortant d'un cimetière.

" Cette cérémonie m'a fortement impressionné et, après ma prière unie à celle de tous les " voyageurs," je faisais la réflexion suivante : Pourquoi donc s'effrayer de cette sépulture ? Est-ce que la résurrection ne nous attend pas tous ? Il n'y a que les esprits timorés qui puissent se récrier contre une mesure d'une nécessité absolue, et si c'est une loi dure c'est surtout une loi très sage que de lancer ainsi un corps vers le rivage éternel."

Et comme je disais dans ces lignes un dernier adieu à Henderson, j'en dis un non moins respectueux et non moins envié au courageux Canadien, au brave qui fut Deslauriers, au vaillant soldat dont l'âme a quitté cette triste terre, emportée par la brise de la mer au milieu de la fumée et des détonations d'un peloton d'honneur.

## LES DERNIÈRES FEUILLES

—Revenir, revenir ! A quoi bon ? elle s'en ira avec les dernières feuilles...

Et le docteur referma précipitamment la porte et s'éloigna, heureux d'en avoir fini mais regrettant bientôt d'avoir été si brutal, d'avoir enlevé tout espoir à la pauvre mère. Après tout, il fallait en venir là. La petite Lucette était perdue, bien perdue ; il avait déjà cherché délicatement à le faire comprendre, mais puisqu'on s'obstinait à réclamer ses soins devenus inutiles, il avait porté le grand coup.

Il avait été terrible le coup et la pauvre mère en était tombée brisée, anéantie. Elle l'aimait tant, cette enfant, cette petite fille blonde aux yeux d'ange, devenue sa seule affection depuis la mort de son mari ! Lucette était pour elle le monde, l'univers, la vie, et Lucette allait mourir dans quelques semaines... à la chute des feuilles.

Pourtant, après la défaillance elle espéra encore, la pauvre mère. La nature humaine est ainsi faite qu'elle espère contre toute espérance, et l'espoir renaît plus facilement quand le soleil est chaud et brillant et que les oiseaux chantent sous le feuillage vert. Dieu ne pouvait-il pas faire un miracle ? La science est-elle infailible ?

Ce miracle, elle l'attendait avec une ardente foi, en berçant sur son cœur sa petite Lucette, et lui chantant de ces doux refrains que les poètes n'ont pas imaginés, mais que le cœur seul des mères a pu produire. Pourtant Lucette était plus mal ; ses grands yeux bleus rêvaient toujours, sa voix semblait éteinte, et ce fut avec une indicible angoisse que sa mère l'entendit un jour murmurer :

—J'ai vu une feuille rouge tomber dans le jardin, oh ! que je suis heureuse...

—Heureuse ! mais pourquoi, pauvre petite ?

—Parce que, mère chérie... oh ! ne pleure pas... quand les feuilles tomberont je m'en irai, moi aussi